

*Les Agents
de la Prophétie*



Holly Jackson

Les Agents
de la Prophétie

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4673-2

Dépôt légal : Avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Remerciements à Josy REBOULET pour le
formidable travail de création effectué en imaginant
cette couverture.*

Sommaire

Chapitre 1 – COMMENT JE SUIS ARRIVEE A NEW YORK.....	9
Chapitre 2 – SANS TELEVISION.....	13
Chapitre 3 – QUE SE PASSE-T-IL ?.....	21
Chapitre 4 – RENAISSANCE.....	29
Chapitre 5 – L’ARTISTE	33
Chapitre 6 – LA RENCONTRE.....	43
Chapitre 7 – LE VOYAGE	57
Chapitre 8 – TUCSON	67
Chapitre 9 – LE CENTRE.....	73
Chapitre 10 – NEW YORK CITY	119
Chapitre 11 – REVELATIONS.....	143
Chapitre 12 – ASTOR	171
Chapitre 13 – CONTRE ATTAQUE	195
Chapitre 14 – LE PREDICATEUR.....	203
Chapitre 15 – INTRUSION.....	235

Chapitre 16 – LES ANGES	257
Chapitre 17 – L'ŒUVRE DU MALIN	307
Chapitre 18 – LE POUVOIR DE BABEL	335
Chapitre 19 – DISPARITION	349
Chapitre 20 – LE FLEAU	395
Chapitre 21 – L'ELUE.....	423
Chapitre 22 – EPILOGUE.....	451

Chapitre 1

COMMENT JE SUIS ARRIVEE A NEW YORK

La pluie ruisselait le long des vitres et quadrillait le décor de Manhattan dans un cliquetis musical et constant. C'était le mois d'octobre et déjà les arbres se paraient de mille couleurs d'automne. Des rouges flamboyants, des jaunes chatoyants et quelques verts persistants ornaient encore miraculeusement la cime des branches.

Je restais assise devant la fenêtre à contempler ce paysage qui m'éloignait plus encore de ma France natale.

J'avais gagné mon visa pour les Etats Unis lors d'un tirage au sort organisé par le pays lui-même. C'était un cadeau inespéré pour mes vingt-huit ans.

Les formalités remplies en quelques semaines, je tirai ma révérence à la France.

Ce pays tout entier me rappelait celui dont je jurai de ne plus prononcer le nom.

Nous avons sillonné la France de long en large dans notre minuscule voiture verte. Nous avons partagé des moments formidables. Il me semblait pourtant que plus rien de bon ne puisse désormais m'arriver dans ce pays.

Le tirage au sort me conforta dans l'idée de faire table rase du passé en m'éloignant autant que possible de tout ce qui m'y rattachait.

Ils m'offrirent le choix de ma destination et ce fut sans hésitation que j'embarquais pour New York, « la ville qui ne dort jamais ».

Deux ans plus tard, je vivais au rythme de la ville : je dormais peu et travaillais toutes les nuits de la semaine, sauf le week-end dans un piano bar et survivais surtout grâce aux pourboires.

Je parlais anglais telle une vraie New-Yorkaise, l'accent français en plus.

Je n'avais guère de fréquentations, hormis le directeur du piano bar, John, un ancien bassiste, charmant à souhait et malheureusement pour moi, assurément gay.

Je passais tout mon temps libre à déambuler dans New York, avide de ses galeries, de ses musées, de ses boutiques, de ses rues encombrées, de son brouhaha, de mon anonymat... je croquais la grosse pomme à pleines dents.

Le matin, après cinq heures de sommeil quotidien, j'enfilais une paire de baskets et partais courir dans Central Park. J'y croisais quelques visages familiers qui m'adressaient un petit signe en passant à mes côtés, une façon de me saluer en tant que membre non officiel des coureurs du Park entre onze et douze heures.

J'étais tombée amoureuse de New York.

Les jours de pluie, comme aujourd'hui, je me calais devant mon téléviseur avec une tasse fumante de chocolat chaud et m'hypnotisais de séries télévisées jusqu'à l'heure de retourner travailler.

Lorsque je vivais encore en France, je ne sortais que pour me rendre à Notre Dame de la Garde. Fervente catholique, non pratiquante, j'y avais élu domicile secondaire, petit havre de paix d'où je contemplais la vue de la cité phocéenne en m'imaginant un jour faire comme les bateaux que j'apercevais au loin... prenant le large vers l'amérique. Mais ceux que je regardais s'éloigner voguaient pour la grande majorité vers les côtes nord-africaines !

Marseille me semblait si lointaine ! malgré tout, en fermant bien fort les yeux, je pouvais encore sentir l'odeur de la garrigue, entendre le chant des cigales, le bruissement des feuilles dans le Mistral... alors j'évitais de fermer les yeux trop fort... et évitais toute senteur de lavande dans mes armoires. La lavande me donnait la nausée. Lorsque j'étais à Marseille, et que je ne végétais pas sur les murets de Notre Dame, je louais des films et pouvais passer des heures à les enchaîner. Je faisais la joie de mon loueur qui avait pris pour liberté de me réserver la sortie de chaque nouveauté. Il connaissait mes goûts. Un jour, il me réserva l'exclusivité de la sortie DVD d'une grosse production quelques jours durant, pensant me contenter, et perdit autant de jours de locations que ceux durant lesquels je ne vins pas la chercher, car je ne revins jamais.

Je quittais Marseille sans prévenir. J'emmenais vêtements, affaires de toilettes et quelques photos de

ma famille disparue, et laissais tout mon mobilier, ma vaisselle, mes tableaux et autres objets de valeurs – à mon cœur – derrière moi.

Aujourd'hui j'avais la vue tant rêvée toutes ces longues journées juchée en haut des murets de Notre Dame.

Malheureusement, la vue est un luxe. Je louais un deux pièces en plein cœur de Manhattan qui ne me coûtait pas moins de mille deux cents dollars par mois. Fallait-il vraiment que je sois dingue pour dépenser une telle fortune dans un logement qui n'était même pas mien ! Je me payais cette fantaisie grâce à mes pourboires. Mon salaire fixe me permettait de faire face à d'autres besoins.

Bah ! le jour où je ne serai plus assez convaincante pour obtenir de bons pourboires, je déménagerai pour le Bronx. Les loyers y sont modérés, et j'économiserai en frais de taxi car aucun n'accepte de quitter Manhattan pour s'y rendre. Je prendrai les transports en communs. A moins que quelque chose de bien m'arrive enfin !

Chapitre 2

SANS TELEVISION

Ma télévision rendit l'âme. Elle s'était éteinte tout simplement et refusait catégoriquement de redémarrer. Je tentais tout ce que je pouvais pour la rallumer. La méthode douce ne donnait rien. Alors je tapais dessus. Elle n'apprécia guère et rompit définitivement le contact. Je n'avais pas l'ombre d'un dollar en poche et en devais encore cinquante à John pour notre dernière sortie dans une galerie de la cinquième avenue d'où j'avais ramené une reproduction de BROSSET, un peintre talentueux encore méconnu qui ne peignait que des nus masculins.

Des semaines s'écoulèrent sans télévision. Certains diront que c'était un mal pour un bien, mais ils avaient tort. La présence de mon écran allumé me renvoyant les images du monde me manquait. C'était une addiction. La télévision m'apaisait. Elle m'aidait à m'endormir le soir, à me sentir moins seule. Elle me procurait des émotions diverses et sans elle, je me sentais comme en cure de désintoxication, à la fois

patiente et thérapeute. Je me conditionnais afin de rendre cette absence plus supportable.

– Cela va me permettre de venir à bout de ce bouquin commencé il y a six mois... pensai-je sans conviction.

Il était vingt heures. J'arrivais au John's piano bar.

– Tu en fais une tête ! quelqu'un t'aurait-il volé ta voiture ? Non bien sûr ! tu n'as pas de voiture ! ironisa-t-il.

– Très drôle John ! c'est pire. Ma télé a rendu l'âme cet après midi.

– Pire ? tu compares une voiture à ta télé ?

– Je ne peux pas m'en passer. Mon appartement est aussi gai qu'un cimetière depuis qu'elle est morte.

– Pauvre chérie ! si ce n'est que ça, tu n'auras qu'à t'en acheter une nouvelle demain. Tu peux en dénicher une à cent dollars en fouillant bien.

– Alors si ce n'est que ça ! ah mais suis-je bête ! je n'ai pas cent dollars. Tu aurais une autre brillante idée ?

– Viens travailler samedi soir avec Shirley et rien qu'avec tes pourboires tu pourras t'en payer une neuve dimanche.

– Vraiment ! mais cela veut dire que tu ne me paieras pas mon service ?

– Je ne vais pas te payer alors que j'ai déjà Shirley !

– John, dis-je amusée, tu es le gay le plus radin de tout Manhattan, pas étonnant que tes copains mannequins te quittent après le premier soir, tu leur fait payer le restau ?

– Bien entendu. Je n'ai pas le salaire d'un top model, ma chérie !

La nuit qui suivit, je dormis du sommeil du juste jusqu'à midi.

Le lendemain je dormis tout aussi bien. Le surlendemain, toujours dépourvue d'écran, mon sommeil commença à s'agiter. Je me levais tous les quarts d'heures afin de me désaltérer. Ma soif était intarissable. J'ouvris les fenêtres de ma chambre, en prise à des sueurs froides. Soudain, une forme humaine s'engouffra dans mon appartement, saluée par un souffle de vent qui souleva mon rideau de soie à la verticale. Je sursautai et tentai de crier, en vain. Ma gorge se noua. Elle était trop sèche pour laisser s'échapper le moindre son. J'entendis les mots « à l'aide » résonner dans ma tête. Mes yeux exorbités d'horreur me brûlaient, mes doigts crispés attrapèrent le drap étendu sur mes genoux et le relevèrent jusqu'à hauteur de mon cou. La forme sombre et gigantesque s'approcha de moi sans un bruit. Elle flottait dans les airs. C'est alors que je perdis connaissance. En ouvrant les yeux, mon réveil affichait onze heures. Le soleil d'octobre se dissimulait derrière une masse nuageuse, ne laissant que peu de rayons le traverser, si bien que l'obscurité me figea encore sur place, ne sachant quelle part de vérité résultait de ce cauchemar.

Mes yeux scrutèrent la pièce. Je n'observais rien qui puisse confirmer la thèse d'une probable intrusion. Je secouais la tête pour chasser cette horrible vision persistante et bondis de mon lit. Profitant de l'heure encore peu avancée de la journée, j'enfilais mes baskets pour me rendre à Central Park.

A peine avais-je entamé ma course qu'un homme en survêtement noir atteignit ma hauteur en ralentissant la cadence. Nous courrions quelques

minutes côte à côte quand je décidai d'accélérer afin de lui fausser compagnie, mais il en fit de même et nous nous retrouvâmes à nouveau à la même hauteur. Ayant compris ma gêne, il me lança :

– Bonjour Lauren, belle journée n'est-ce pas ?

– Je vous demande pardon ? demandai-je en m'arrêtant net.

L'homme en survêtement noir m'imita. Je me tenais devant lui, haletante, le dévisageant avec stupeur.

– Vous êtes bien Lauren MARTIN n'est-ce pas ?

– Comment connaissez-vous mon nom ? répondis-je étonnée.

– Je sais beaucoup de choses sur vous, Lauren. Vous êtes née à Marseille, en France. Vous avez trente ans, mais en paraissez un peu moins, rassurez-vous, et vous êtes arrivée à New York il y a deux ans.

L'homme continuait à trotter sur place afin de ne pas perdre la cadence. J'étais essoufflée, non pas que la course ait eu raison de moi, mais j'avais l'impression de m'être fait asséner un coup de poing dans le plexus.

– Qui êtes vous ? demandai-je lentement.

– Je suis venu vous mettre en garde.

– Pardon ?

– Vous courez un grand danger. Je ne vous perdrai pas de vue et vous protégerai autant que possible, mais soyez vigilante, vous êtes exposée.

– Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous dites. Vous devez vous tromper de personne, je suis serveuse dans un bar, qui pourrait bien m'en vouloir ? contestai-je en secouant la tête.

– Vous êtes bien plus que ça. Il s’interrompit et reprit, vous ne savez donc rien ?

– C’est une blague c’est ça ? rétorquai-je en scrutant les alentours à la recherche d’une caméra, certaine d’être victime d’une farce orchestrée par John.

– Vous ne savez rien ? répéta-t-il surpris.

– Ok ! je vois ! c’est gentil à John de vouloir me faire gagner un peu d’argent pour ma télévision mais je déteste être filmée. Je lui ai dit adorer la télé mais pas passer à la télé.

– Votre téléviseur est tombé en panne ? on vous l’a volé ?

– En panne.

– Depuis combien de temps ?

– Trois jours. Alors dites-moi, j’ai gagné quelque chose ? une télé neuve ?

– Mieux que ça. Mais surtout écoutez-moi, en aucun cas vous ne devez vous équiper d’un téléviseur, sinon vous ne comprendrez pas ce qui est entrain de vous arriver.

– Je ne comprends pas, je n’ai rien gagné alors ? balbutiai-je en fronçant les sourcils.

– Vous devez être très vigilante, insista-t-il en arrêtant de trotter pour mieux capter mon regard, les apparences ne sont pas trompeuses. Ce que vous voyez est réel.

– Mais qui êtes vous bon sang ! hurlai-je afin d’attirer l’attention des autres coureurs, certaine d’avoir entamé la conversation avec un dangereux psychopathe.

– Je ne vous perds pas de vue.

Puis il repartit en trottant. Je restais immobile, en le regardant s'éloigner jusqu'à ce que sa silhouette se fonde totalement dans la foule. Je repris ma course lentement, songeant à cette conversation et décidai de téléphoner à John afin de m'assurer qu'il ne s'agisse pas d'un canular. John me confirma n'avoir aucune idée de l'identité de ce personnage. C'est alors que des bribes de mon cauchemar refirent surface. Et si cet homme était celui que j'avais cru apercevoir dans mon sommeil ?

Je m'apprêtais à entrer dans le hall de mon immeuble, saluée par le gardien qui m'ouvrit la porte quand soudain, une très forte migraine me freina. Je m'immobilisai, me recroquevillai et mes mains étreignirent ma tête pour en extirper la douleur qui grandissait.

Le gardien s'avança vers moi, face à l'ascenseur et se mit à parler sans que je puisse saisir le sens de ses paroles. Je distinguais ses lèvres qui s'agitaient mais n'entendais rien.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, une gigantesque silhouette sombre flotta vers moi et me traversa. Je sentis une vague de frissons glacials me parcourir tout le corps. Je me retournai brusquement afin de la suivre mais elle disparut ainsi que la douleur.

– Vous l'avez vue vous aussi ?

– Pardon Madame, balbutia le Gardien hébété et visiblement soulagé de me voir me redresser.

– La silhouette sortie de l'ascenseur, le grand gars en noir qui flottait, vous l'avez vu ?

– Excusez-moi Madame mais l'ascenseur est toujours au deuxième, vous ne l'avez pas encore

appelé. Par contre vous semblez souffrante, vous allez bien ? vous voulez que je téléphone à votre médecin ?

– Non, murmurai-je en fixant le niveau de l'ascenseur qui confirmait les dires du jeune homme. Non... je crois que ça va mieux. J'ai... j'ai couru trop longtemps et je n'ai pas déjeuné... j'ai du faire un malaise... je suis désolée de vous avoir alerté.

– Ah ! c'est important de déjeuner le matin surtout si vous faites du sport, vous le savez bien, vous courez souvent. Rien de tel que de bons œufs au bacon pour partir du bon pied ! répondit-il tout content d'avoir enfin engagé la conversation avec un habitant de l'immeuble.

– Ah vous les américains ! fis-je en imaginant l'odeur des œufs et du bacon fumant au pied du lit, un bon concentré de cholestérol, rien de tel pour partir les pieds devant !

Chapitre 3

QUE SE PASSE-T-IL ?

A peine arrivée dans mon appartement, je téléphonai à John pour lui relater les faits. Ce dernier me conseilla de consulter d'urgence un médecin afin qu'il me prescrive un scanner. Il me proposa de payer les frais médicaux. Moi qui le croyais avare... J'accueillis sa proposition sans grand enthousiasme. Il décida de m'accompagner afin de s'assurer que ses dollars seraient utilisés à bon escient.

Le docteur m'allongea sur un lit autour duquel un anneau se mit à bouger. Je n'étais pas rassurée. Toutefois, mes craintes furent apaisées par des résultats très satisfaisants commentés par un médecin enthousiaste.

Ce dernier me conseilla une bonne cure de repos, ce qui ne plut guère à John. Je rassurai ce dernier en lui confirmant ma présence au club. John aimait jouer les grands frères protecteurs, mais dès qu'il s'agissait de travail et particulièrement de son club, il ne faisait aucun sentiment, c'est d'ailleurs ce qui lui valut sa

réputation de « tyran » auprès des autres employés du club.

Je ne pouvais déceimment le laisser sans serveuse ce soir là, surtout après le geste amical qu'il venait de me prodiguer. Toutefois, je soupçonnais que sa compassion n'ait d'autre prix que celui de l'assurance de ma présence au club cette nuit. Je préférais chasser cette vilaine pensée pour m'en tenir à celle de son improbable générosité.

La nuit se déroula sans encombre. Pas de migraine ni de vision à l'horizon. Pas même l'ombre de mon mystérieux inconnu au survêtement noir.

– C'était seulement une grosse fatigue, tentai-je de me convaincre.

– Tu penses encore à ton Copperfield ? lança John en me surprenant les yeux dans le vague.

– Je t'assure que la silhouette que je croyais avoir aperçue n'avait rien de magique, plutôt quelque chose d'effrayant, de maléfique...

– Si jamais tu as de nouvelles hallucinations, n'hésite pas à me téléphoner, je connais quelqu'un parmi mes amis que cela pourrait intéresser.

– Encore un médecin ? demandai-je amusée.

– Non, un exorciste.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? un exorciste ?

– Ce n'est pas tant le mot exorciste qui te choque visiblement, mais plutôt le fait que certains en aient fait une profession ?

– Eh bien ! en tant que catholique je crois en Dieu, donc à son contraire, mais je ne crois pas que les fantômes puissent venir nous hanter sur terre.

– Ah, une véritable catholique !

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Tu as l’esprit fermé. Tu es bien des leurs !

Les jours s’écoulaient sans vision d’aucune sorte. L’absence de pluie en ce Samedi de mi-Novembre était de bon augure. Je décidais donc de me promener sur Park Avenue, profitant de mon jour de congé pour partir en quête d’une télévision. Toutefois, les prix ma bourse et ma conscience freinèrent mon élan. Je cédai donc à l’unique appel d’un pull en cachemire noir soldé à cent dollars.

Désabusée, et quelque peu réconfortée par mon achat, je déambulais dans les rues de Manhattan quand soudain, la douleur vive ressurgit dans mon crâne. Plus forte que la précédente, elle provoqua des lancements qui me terrassèrent. Mon sac m’échappa des mains. Accroupie, les yeux fermés, les mains sur les tempes, j’avais l’impression que ma tête prise dans un étau s’apprêtait à éjecter mes yeux hors de leur orbite. Les passants me frôlaient, certains me dévisageaient étrangement mais personne ne me porta secours durant les cinq minutes qui suivirent mon malaise. Je levai les yeux au ciel quand soudain une main s’avança vers moi pour m’agripper. L’homme mystérieux au survêtement noir aujourd’hui vêtu d’un complet de la même couleur, me porta dans ses bras jusqu’à l’entrée d’un café où il me fit asseoir.

– Luttez contre la douleur, commença-t-il.

– Je ne vous entends pas, j’ai trop mal... je ne peux pas lutter...

– La douleur n’est rien. Luttez ! vous dis-je.

Son regard noir me transperçait. Sa voix autoritaire me pliait à ses instructions. Je tentais de me

convaincre que la douleur n'était qu'une illusion, que je pouvais la contrôler, en vain.

– Vous devez lutter. Vous pouvez l'arrêter, il suffit de le commander à votre cerveau.

– Comment ?

– C'est de l'auto suggestion. Vous pouvez contrôler la douleur, il vous suffit de l'ordonner à votre cerveau.

Je ne risquais rien à essayer. Je sentis enfin la douleur régresser lentement jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un souvenir.

– Qu'était-ce ? cette douleur... vous semblez savoir ce qui m'arrive ? lui demandai-je effrayée.

– Depuis quand ressentez-vous ces douleurs ?

– Depuis le jour où je vous ai rencontré. Je rentrais chez moi et... cette douleur... ensuite je l'ai vu...

– Qui ? qui avez-vous vu ? Dites-moi ! ordonna-t-il.

– J'ai cru voir un homme, ou plutôt une forme... un homme de grande taille flottant dans les airs.

– Vous n'avez pas rêvé. C'était un Chasseur.

– Un quoi ?

– Un Chasseur. Il vous a repéré. Peut-être m'a-t-il suivi, oh non ! fit-il désolé, je l'ai conduit droit à vous.

– Je l'avais déjà vu, protestai-je en secouant la tête.

– Quand ?

– Dans un rêve, enfin je crois, balbutiai-je incertaine.

– Avez-vous eu des migraines dans votre rêve ?

– Non, non, ça m'est arrivé après vous avoir rencontré.

– C’est donc ça. C’est moi qui l’ai conduit jusqu’à vous. Je ne l’avais pas ressenti.

– Mais alors mon rêve ?

– Comme vous dites, un rêve. Rien de plus. Vos rêves vous mettent en garde. Vos pouvoirs se mettent lentement en place.

– Mes pouvoirs ? mais de quoi parlez-vous ! bon écoutez-moi, lançai-je à mon tour sèchement, il va falloir que vous soyez un peu plus explicite si vous voulez que nous gagnions du temps. Je ne comprends pas un traître mot à vos allusions.

– Je ne sais pas comment vous l’annoncer, puis ce n’est pas ma fonction. Ecoutez ! vos pouvoirs sont entrain de se développer à grande vitesse. Imaginez une cocotte minute dont on ne laisserait pas s’échapper la vapeur. Le jour où on ouvre le couvercle par accident, ça explose.

– Une cocotte minute ? je suis la cocotte minute ?

– Oui et la vapeur vos pouvoirs.

– Mes pouvoirs ?

– Vos dons, vos talents si vous préférez.

– Bien, ce n’est pas pour vous décourager, mais je crains que vous ne vous trompiez de personne.

– Vous regardez trop la télévision, lança-t-il sans changer de ton.

– Ah ! fis-je perplexe...

– Vos pouvoirs ont été annihilés par les ondes télévisées. La radio produit le même effet mais à plus petite dose.

– Ah ! la télévision et la radio ?

– Vous êtes une adepte de la télé. Les ondes et les images émises par la télévision vous bloquent une

partie du cerveau qui développe ces pouvoirs. Mais cela ne signifie pas qu'ils ne sont pas présents. Seulement qu'ils sont entravés. Alors, depuis que vous avez cessé le contact télévisuel, votre cerveau s'est mis au repos, débloquant les verrous qui retenaient vos pouvoirs et ces derniers ont été libérés, un peu violemment, certes, mais sûrement.

– Donc mes douleurs sont mes pouvoirs qui s'échappent de mon corps ?

– Non ! rétorqua-t-il aussitôt. Les douleurs sont une sorte de sirène, une sonnette d'alarme pour vous prévenir de la présence d'un ennemi. Elles sont violentes parce que vous ne maîtrisez pas encore vos pouvoirs correctement.

– L'homme qui flotte ?

– Le Chasseur. Un parmi tant d'autres.

– Oh mon Dieu ! fis-je effrayée, il y en a d'autres ? Mais si je ne veux pas de tout ça. Je vais me racheter une télévision et mes visions vont à nouveau disparaître.

– Ce serait du suicide. Autant vous tirer une balle dans la tête, répondit-il en me désignant son pistolet à la ceinture.

– Vous êtes armé ? vous êtes quoi, un genre de policier ?

– En quelques sortes. Je ne me suis pas encore présenté. Je m'appelle Jeffrey, mais appelez-moi Jeff. Je suis un membre d'élite de l'Agence.

– L'Agence ?

– Oui, c'est tout pour le moment.

– Comment ça pour le moment ? je veux que tout s'arrête !

– Impossible. Le Chasseur vous a repéré, répertorié. Votre seule issue désormais c'est de l'affronter.

– Mais je ne suis qu'une serveuse je n'ai aucun moyen de le combattre. Puis il flotte...

– Vous aussi, vous verrez en temps voulu. Pour l'instant, vous êtes une proie facile pour lui. Vos pouvoirs sont encore trop incertains, il peut vous atteindre facilement. C'est ainsi qu'ils traquent nos Agents. Ils savent qu'une fois leurs pouvoirs libérés, ils ne peuvent plus rien faire et cèdent alors la place à d'autres plus qualifiés.

– Oh la la ! gémis-je, je vais me sentir mal là !

– Je ne vous ai pas lâché d'une semelle, mais je devais attendre le signal avant d'intervenir véritablement.

– Quel signal ?

– Celui qui m'assurait que vos pouvoirs étaient libérés, et si vous voulez un bon conseil, évitez désormais tout écran de télévision au-delà de quinze minutes.

– Mais je ne sais pas vivre sans télévision.

– Regardez des films vidéo ! Les ondes sont très faibles et certains films n'ont pas été « retouchés ».

– Parce que... vous voulez dire que les ondes sont volontairement émises ?

– Vous comprenez vite. Vous ferez une bonne élève, ils vont être satisfaits.

– Qui ?

– L'Agence.

– Pourquoi moi ?

– Vous comme d’autres. Si nous en croyons nos médiums, vos pouvoirs devraient être surprenants. Vous serez un Agent de haut niveau, il n’en existe pas beaucoup, et nous devons vous protéger. Pour l’instant je ne puis vous en dire d’avantage, je pense que vous devez déjà en avoir assez avec toutes ces révélations.

– Non, tout cela est impossible. Vous me faites une farce n’est-ce pas ? ça n’est pas réel, c’est absurde... complètement absurde !

– Le monde dans lequel nous vivons est absurde, conclut-il avant de me saluer furtivement et de disparaître, me laissant seule avec mes doutes et mes peurs.

Chapitre 4

RENAISSANCE

Je me rendis au John's, la mort dans l'âme. Je ne cessais de regarder par-dessus mon épaule, espérant, malgré moi, apercevoir la silhouette de Jeff, mon ange gardien armé. Tout ce que je voyais se résumait aux noctambules New-Yorkais sapés de leur dernière paye pour se rendre dans les endroits branchés de Big Apple, dont le John's était.

Je me tâtais. Devais-je donner foi aux conseils de cet homme quelque peu éberlué qui me prenait pour une héroïne de Comic, ou devais-je courir à la première heure me racheter une télévision écran plasma d'un mètre de long afin de m'assurer que ces maudites douleurs ne réapparaissent jamais ? Et si tout cela n'était que le fruit de l'imagination un peu trop fertile d'un fou évadé d'un asile, alors une télévision à hauteur de mon budget suffirait ? Je ne pouvais pourtant pas nier l'existence de cette chose vaporeuse qui s'était manifestée par deux fois. Peut-être trois si Jeff n'était pas intervenu dans la rue ? devais-je en parler à John ? assurément pas, il me

ferait interner après s'être assuré qu'une autre serveuse prendrait ma place, et je ne pouvais me payer le luxe d'un licenciement.

Ce soir là, le John's affichait complet, comme c'était souvent le cas le mercredi soir où un talentueux pianiste reprenait toutes les compositions de Michel POLNAREFF. Je n'étais pas peu fière d'être la seule à pouvoir fredonner les paroles complètes de ses chansons.

« Love me » était la plus demandée. Le public reprenait en chœur « Love me, please love me... » et moi je continuais « je suis fou de vous ». Alors certaines personnes me dévisageaient, perplexes, face à ce français parfaitement prononcé. Je trichais, certes, mais il me plaisait de penser que ces gens pouvaient voir en moi autre chose qu'une simple blonde de trente ans servant leur Cosmopolitain pour l'énième soirée consécutive.

Le retour à la réalité se fit aussi brutal que douloureux. Si j'en croyais Jeff, ces atroces maux de crâne signifiaient qu'un chasseur était dans la salle. Je scrutai les alentours tout en me concentrant pour faire fuir le mal. Je le vis enfin, grand spectre sombre revêtant forme humaine, immense, ténébreux, avec des petits yeux ronds et jaunes, seuls traits désormais visibles de son anatomie. Il fit mine de flotter jusqu'à moi, mais s'arrêta à mi-chemin. Suspendu dans les airs au-dessus de la table d'un jeune couple amoureux qui buvait les paroles de Marylou main dans la main.

Nous nous dévisageâmes sans bouger. Mes yeux bleus, grands ouverts ne clignèrent plus. Curieusement mes mains ne tremblèrent pas non plus.

Je posai délicatement le plateau que je portais à bout de bras plié sur mon épaule, au coin d'une table que je jurai se trouver à cet emplacement précis. La chose demeura en suspension au-dessus des deux amoureux qui s'étaient rapprochés plus encore. Durant quelques secondes, j'eus la sensation que mes pieds ne touchaient plus sol. Je me sentis à mon tour en lévitation. Je n'osai vérifier l'acuité de mes sens de peur que le chasseur n'en profite pour bondir. Je ne le quittais plus des yeux, priant pour qu'il s'en aille. Malheureusement ses projets étaient tout autres. Il se lança à nouveau dans ma direction et ce n'est qu'à quelques centimètres de moi qu'une force étrange, une énergie visible, bleutée et électrique émanant de mon être, le propulsa contre un mur au travers duquel il finit par s'engouffrer.

Je repris mes esprits et constatai avec soulagement que les clients absorbés par le spectacle n'avaient pas remarqué les événements qui venaient de se produire. A moins que ce ne soit mon imagination qui m'ait encore joué des tours. Mon scanner m'avait prouvé que je ne souffrais d'aucune tumeur, alors ces choses devaient être aussi réelles que ce plateau qui m'attendait au coin de cette table que j'avais perçue sans la voir. John me fit signe qu'il était temps pour moi de distribuer les boissons aux clients de « la cinq » qui manifestaient des signes d'impatience.

En rentrant chez moi, je songeai à ce que j'avais réussi à accomplir. Cette énergie que mon corps avait déagée face au danger pour anéantir le Chasseur semblait immense. Assez forte pour le pulvériser contre un mur. J'eus soudain l'étrange sensation que ma petite vie insipide, plate et monotone qui aurait

découragé un prisonnier de s'évader, prenait un tout nouveau tournant, et cette perspective m'excitait.

Quelques jours s'écoulèrent sans migraine, sans insomnie, sans cauchemar, ni ennemi flottant dans les airs.

Chapitre 5

L'ARTISTE

Un samedi matin ensoleillé, après mon jogging, je décidai de me rendre à la « New Age Galery ». Une fabuleuse galerie d'art avec le vent en poupe. Sa patronne n'avait pas son pareil pour dénicher les talents. Les rumeurs lui prêtaient de nombreuses aventures avec les plus jeunes d'entre eux. Un certain Sergei KOPANOV, un peintre russe, beau comme un Dieu d'à peine quinze ans de moins qu'elle, ne fit pas exception à la règle. Selon le « New York Chroniquer », cette passion dévorante eut raison du jeune amoureux qui s'ouvrit les veines à l'annonce de sa rupture. Il faut avouer que cette Galerie était le parfait reflet de sa directrice. Belle, raffinée, élégante avec un brin de fantaisie et juste ce qu'il fallait d'extravagance. Bref, une femme de quarante ans que tous les jeunes intellectuels branchés de la ville convoitaient, (les quadragénaires ayant renoncé à tenter leur chance depuis bien longtemps).

A l'entrée de la Galerie, un panneau indiquait que les portables devaient être maintenus en veille, afin de

ne pas déranger la concentration artistique des admirateurs. Je m'exécutai sans remord car personne à part John ne m'appelait jamais. Toutefois, ce jour là...

Alors que je m'apprêtais à l'éteindre, l'hymne à la joie me fit sursauter. J'examinai l'écran de mon appareil, persuadée de voir le nom de mon ami clignoter, mais il n'en fut rien. Il affichait : « appel masqué ».

– Lauren MARTIN ?

– Oui, répondis-je étonnée.

– N'entrez pas dans la Galerie. Dirigez-vous vers le kiosque à journaux situé à une quinzaine de mètres à votre droite et demandez au vendeur le dernier numéro de Vogue.

– Qui êtes-vous ?

La communication fut rompue. Je regardai à ma droite et aperçus le kiosque. Je m'exécutai et demandai au vendeur le dernier numéro du magazine de mode le plus prisé de la ville. Ce dernier me dévisagea quelques secondes sans répondre et courba enfin le dos pour me sortir une enveloppe cachetée de son étal.

Je le remerciai et fis quelques pas avant de céder à la curiosité. Je décachetai l'emballage et sortis une photo de moi en compagnie de John. Derrière nous, une femme camouflée derrière de grosses lunettes noires et un livre grand ouvert dans ses mains. Ses lèvres semblaient en mouvement. La photo s'anima. Je nous vis, John et moi, marchant côte à côte, suivis de très près par cette femme qui murmurait des choses issues de son livre. La scène ne dura que quelques secondes, le temps que nous nous

immobilisations devant une vitrine de Valentino. La femme en fit autant et se tourna dans le sens opposé. A cet instant, je pus apercevoir son visage. Il s'agissait d'Ellen BURK, la Directrice de la Galerie. Que faisait-elle derrière nous et que lisait-elle en nous suivant ? je ne pus distinguer la couverture du livre, mais quelque chose me dit qu'il ne s'agissait pas d'art moderne. Mon instinct me guida à nouveau dans la Galerie. Mon interlocuteur voulait m'avertir de quelque chose. Je choisis volontairement de maintenir mon portable allumé. Je feindrai avoir oublié de l'éteindre si ce dernier se décidait à retentir.

Ellen se trouvait assise à son bureau, juste à l'entrée. Elle leva les yeux vers moi et se replongea dans sa lecture après m'avoir saluée de la façon la plus désinvolte qui soit. Mes sens se mirent en éveil. Je sentis le poids de son regard dès que je lui eus tourné le dos. Je fis mine de commencer l'exploration des toiles d'un certain TRABYS, tout en scrutant le moindre de ses faits et gestes. Je ressortis la photo de mon sac. L'image était figée. J'étais arrivée à destination. La femme sur la photo se tenait de profil, il était très difficile de la comparer à ma froide hôtesse. Alors je tentai une approche de profil, et là ! aucun doute, il s'agissait bien d'Ellen.

TRABYS exposait une œuvre très intéressante. Des corps de femmes nues et bien portantes, des tons marrons, rouges et bleus vifs. J'adorais. Leur côte beaucoup moins. Je me dis que je pourrais peut-être en peindre une moi-même si mes supers pouvoirs me le permettaient. Mais j'aurais plus de chances d'en accrocher une dans mon salon si je partais avec en courant ou peut-être en volant ?

– TRABYS exposait en Europe lorsque je l’ai découvert, lança une voix derrière moi.

– C’est magistral, répondis-je en me tournant vers Ellen Burk.

– Il serait ravi de vous l’entendre dire. Je vous ai déjà aperçue plusieurs fois dans ma Galerie, mais je ne me souviens pas vous avoir déjà vendu une toile ?

– Hum ! c’est parce que j’attends de tomber sur celle qui prendra la place de mon MONET.

– Votre MONET ? fit-elle curieuse et enthousiaste.

– Un faux, une reproduction que j’ai achetée...

– En France ?

– Oui... balbutiai-je, ça s’entend tant que ça ?

– Je vais souvent à Paris. J’adore ce petit accent que vous tentez de dissimuler et qui fait pourtant tout votre charme, répliqua-t-elle.

– Je m’appelle Lauren, fis-je en lui tendant la main.

– Et moi Ellen. Bien, peut-être trouverez-vous votre bonheur aujourd’hui, mais faites vite, le vernissage à lieu demain soir.

Un homme entra dans la Galerie. Ellen se dirigea aussitôt vers lui et ils entamèrent une discussion à voix basse. Je tentai d’en voler quelques bribes, en vain.

Ellen se dirigea dans une remise vers le fond de la pièce principale, suivie de près par son interlocuteur.

Avant de disparaître, l’homme jeta un dernier regard circulaire par-dessus son épaule. Ce dernier coup d’œil ne me laissait rien présager de bon. Je les suivis à hauteur de la porte et là, une forte douleur

s'empara de moi. Une douleur plus vive et plus aiguë que les précédentes.

Je réussis à l'atténuer de façon à pouvoir pénétrer dans la remise et faire face à ce qui m'y attendait : un ennemi visiblement plus puissant que le précédent, mais cela ne me fit pas reculer. J'ouvris brusquement la porte, la faisant claquer contre le mur. Ellen et l'inconnu s'étreignaient. Ils sursautèrent au vacarme qui accompagna mon entrée.

Ma douleur s'accrut. Je tentai de la faire disparaître, mais c'était peine perdue. Je balbutiai quelques excuses incohérentes et tournai rapidement les talons, priant pour qu'un écran d'invisibilité me fasse disparaître jusqu'à ce que j'atteigne la sortie. La douleur s'intensifia encore. L'Hymne à la joie retentit :

– Que faites-vous ? demanda une voix à l'autre bout de la ligne. Vous y étiez presque.

– Mais Jeff... il n'y avait rien d'anormal dans cette pièce si ce n'est deux personnes cherchant un peu d'intimité.

– Que ressentez-vous ?

– J'ai terriblement mal au crâne, et j'ai beau me concentrer rien n'y fait. Je m'en vais !

– Cette douleur est un don que vous avez reçu, il vous prévient lorsque vous faites face « aux autres ».

– Les « autres » étaient deux personnes entrain de s'embrasser.

– Etes-vous certaine de ce que vous avancez ?

Une sonnerie discontinue m'indiqua que Jeff avait raccroché.

Que faire ? je me sentais extrêmement mal à l'aise. J'aurais préféré n'avoir jamais répondu à cet appel. Il

fallait que j'y retourne, mais sous quel prétexte ? J'optai pour ce qui me convenait le moins dans l'absolu : l'improvisation. De toute façon ce mal de crâne m'empêchait d'élaborer un plan de secours. Je retournai vers la remise à pas de loup. J'ouvris tout doucement la porte et aperçus les deux occupants dans la même position que je les avais quittés cinq minutes auparavant.

Soudain, en baissant les yeux, il me sembla apercevoir quelques gouttes de sang joncher le sol.

L'inconnu poussa Ellen sur un fauteuil vert tapis dans un coin de la pièce. Il me fixa sans mot dire. Un rictus maléfique se forma au coin de ses lèvres qui laissèrent s'échapper un filet écarlate.

Je sentis les battements de mon cœur redoubler d'intensité dans mes tempes.

– Ellen, tout va bien ? demandai-je les yeux toujours fixés sur l'homme qui me faisait front.

– Elle va bien, répondit-il d'une voix caverneuse.

Alors qu'il prononçait ces mots, je distinguai quelque chose d'anormal dans sa dentition. Ses canines semblaient anormalement longues. En regardant à nouveau le sol, je constatai que les tâches de sang formaient désormais une petite marre visqueuse.

Je ne pus en croire mes yeux.

– Que lui avez-vous fait ?

– Vous le savez très bien si j'en crois le petit tremblement mal dissimulé dans votre voix, ricana-t-il.

– Ellen, répondez-moi, levez-vous ! ordonnai-je désespérée.

– Je vous laisse entre femmes, pour l’instant, mais nos chemins se croiseront à nouveau, fit-il en s’approchant de moi pour sortir.

– Vous n’irez nulle part, rétorquai-je sans savoir pourquoi je disais un truc pareil en un tel instant.

– Ah ? et que comptez vous faire pour m’en empêcher ?

J’eus beau réfléchir à toutes les solutions possibles, je n’avais pas été préparée à affronter un suceur de sang. De plus, je ne croyais pas du tout aux vampires. Ses yeux étaient bruns, pas du tout bleus comme ceux que l’on peut voir dans les films. Je décidai de lui barrer le passage quand soudain je le vis reculer. Une expression d’effroi marqua son visage. Je redoublai d’assurance, assouplissant les muscles de mon cou en faisant basculer ma tête de gauche à droite, haussant mes épaules et faisant craquer les os de mes phalanges, quand soudain... il fut décapité. Une giclée de sang verdâtre vint gifler mon visage. A mes côtés, Jeff nettoyait délicatement la lame de son sabre avec un tissu en velours noir. Il me tendit un mouchoir en papier que je lui arrachai des mains en le fusillant du regard. L’homme vampire avait disparu. Je me précipitai vers Ellen, mais il me stoppa dans mon élan :

– A l’écart, ordonna-t-il.

– Mais il l’a... mordue...

– Elle est contaminée. Il ne faut pas l’approcher, vous n’êtes pas encore vaccinée.

– Vous auriez pu me dire tout ça avant de m’envoyer dans la gueule du loup, ne croyez-vous pas ? m’insurgeai-je.

– Si je vous l’avais dit, vous n’y seriez pas retournée. C’est face au danger que vos pouvoirs vont se manifester, et nous n’en connaissons pas encore l’étendue exacte. Cela dit, j’aurais espéré beaucoup mieux de votre part. Pour une combattante, vous êtes plutôt passive.

– Je fais de mon mieux, mais jusqu’à ce jour, je pensais que les vampires étaient les ennemis de Blade pas les miens.

– Blade ? Blade n’est plus ! Il était déjà contaminé lorsque nous l’avons vacciné. Le mélange l’a tué net.

– Attendez ? vous êtes entrain de me dire que BLADE n’est pas un personnage de fiction ?

– D’où croyez-vous que les cinéastes tirent leurs idées ?

– Non mais vous vous moquez de moi ? lançai-je mitigée entre répulsion et fascination.

– Non. Rassurez-vous, les films ne retracent pas forcément la vérité. Blade n’était pas seul à combattre les vampires, mais cela dit, c’était un excellent niveau 4 jusqu’à la fin.

– Attendez, dans deux minutes vous allez m’annoncer que le père noël existe aussi ? après tout on a fait des milliers de films sur lui ? Bon écoutez-moi, je refuse de poursuivre sans savoir si au coin de la rue je ne risque pas de tomber sur le capitaine crochet. Je ne suis pas préparée à toutes ces bizarreries.

– Vous ne vous demandez pas pourquoi le vampire ne vous a pas attaquée ? continua-t-il calmement.

– Bien, je suppose qu’il n’avait plus faim ? répondis-je ironique.

– Parce que vous croyez qu’il se nourrissait ? Non ça c’est une des modifications apportées dans le texte, les vampires ne mangent pas. Ils contaminent leurs victimes, c’est tout !

– Son sang... j’ai reçu du sang sur la joue.

– Rien à craindre, vous n’en avez pas bu. Puis il est mort. Le sang des morts n’est plus contagieux.

– Et leurs dents ? elles servent à contaminer ?

– Leur salive et le sang de leurs victimes mélangés, c’est de cette façon que le virus est transmis. Leurs dents ? une déformation génétique. Ce sont des Contaminateurs. Vampire, c’est leur nom... de scène.

– Alors les roumains n’ont rien à voir là dedans ?

– Sérieusement ? non, il y en a partout mais ils ne sont pas originaires de Roumanie, sinon de SALEM.

– Quel virus transmettent-ils ?

– Une forme de cancer. Certains portent un gène de défense qui leur permet de ne pas développer de maladie, alors ils se transforment eux-même en contaminateurs.

– Donc, vous avez un vaccin contre le cancer ?

– Non, un vaccin contre le Contaminateur. Ce dernier le sent immédiatement. C’est une forme de poison qu’il repère et qui l’empêche de nous contaminer, sous peine de se détruire lui-même.

– C’est ce qui est arrivé à Blade ?

– Voilà.

– Pourquoi Blade n’était-il pas vacciné avant sa contamination ?

– Il portait le gène transmis à sa naissance par sa mère. Il nous l’a caché.

– Bon alors si le vampire décide de nous tuer quand même, un genre d’attentat suicide ?

– Rien ne l’en empêche, mais ce trait de caractère n’est pas dans ses gênes. De toute façon, vous avez ressenti la douleur ?

– La douleur ? oui plus vive que la précédente.

– Plus le danger est grand, plus la douleur est aiguë. Aujourd’hui, le danger était bien réel, vous auriez pu y laisser votre peau, mais nous étions certains que vous le neutraliseriez très vite. Bon ! on s’est un peu emballé, mais le côté positif c’est que face à votre passivité, le Contaminateur a pensé que vous étiez un niveau inférieur au sien.

Tout en m’expliquant cela, Jeff examinait Ellen minutieusement. Il conclut qu’elle ne tarderait pas à se transformer elle-même en Contaminatrice. Il opta pour un vaccin. Une euthanasie. Je tentai de m’y opposer, en vain. Jeff demeura de marbre. Je venais juste de nouer contact avec la légendaire Ellen. Toutefois, égale à elle-même, l’insaisissable Légende ne m’attendit pas. Elle disparut dans les airs. C’était la fin d’une ère. Le lever de rideau d’une artiste.

Chapitre 6

LA RENCONTRE

Jeff m'indiqua un véhicule noir aux vitres fumées qui attendait devant la galerie. Le moteur tournait. J'hésitai quelques secondes avant de m'y engouffrer. Le chauffeur démarra lentement et nous arpentâmes New York par des petites rues sinueuses jusqu'à l'entrée d'un grand bâtiment désaffecté. Je remarquai que le système de sécurité ne laissait aucun doute sur l'importance qu'il représentait. Le voyant de l'ascenseur nous indiqua que notre ascension s'achevait au treizième étage.

Les portes s'ouvrirent et une nuée de bureaux et de gens affairés apparut devant moi.

– Suivez-moi ! ordonna Jeff d'un pas décidé.

Il frappa à la porte d'un bureau sur lequel une petite plaque de bronze indiquait : « Agent Show ».

Une voix grave nous autorisa à entrer. Le bureau était immense. « Une si petite porte pour un si grand espace intérieur » songai-je.

Une cheminée en guise de décoration, un volumineux cadre représentant des sculptures

grecques au mur, un bureau plus grand que le lit de mes rêves, un canapé en cuir marron qui semblait neuf, une dizaine d'écrans d'ordinateurs plus immenses que la télévision de John et enfin, un homme noyé dans un fauteuil de président s'offraient à ma vue. L'homme qui me tournait le dos, fumait un cigare. Des ronds de fumée parfaitement dessinés s'évaporaient avant d'atteindre le plafond.

– La voilà ! commença Jeff.

– Lauren MARTIN, quelle joie de vous recevoir parmi nous, fit l'homme en faisant tournoyer son fauteuil.

L'homme brun, probablement grand, bien que la largeur de son fauteuil ne l'avantagea pas sur ce point, était vêtu d'un complet noir. Il arborait un cigare entre les doigts, avec lequel il jouait frénétiquement en le faisant osciller de gauche à droite par de petits mouvements secs et rapides.

Je demeurais muette. J'espérais obtenir des informations qui puissent me convaincre que je n'étais pas en proie à mes délires.

– Je comprends parfaitement votre angoisse. Je sais ce que vous attendez de moi, mais je vous expliquerai tout en temps voulu, pour l'instant, laissez moi éclaircir avec vous un point important, continuait-il. D'après mes sources, vous êtes catholique, donc j'en conclus que vous croyez en Dieu.

–

– N'est-ce pas ?

– Ah ! Excusez-moi, c'était une question ? oui, je crois en Dieu.

– Bien, ce point de détail est crucial pour comprendre la guerre dans laquelle vous allez prendre part.

– La guerre ? répétai-je peu emballée.

– Au commencement, Dieu exerçait son plein pouvoir sur les Hommes. Les Anges, les messagers trônaient à ses côtés. Dieu aimait les Hommes, ses enfants. Il leur pardonnait leurs erreurs, comme un père pardonne à son fils ses débordements, ses faiblesses. Mais cela n'était pas du goût de tout le monde.

– D'autres anges ?

– Un ange. Il complota et monta sa propre armée contre les Hommes.

– Donc contre Dieu.

– Non, pas contre Dieu, Satan était un ange qui chérissait Dieu. Mais Dieu, très déçu de cette trahison, en voulut à Satan. Pour sa défense, ce dernier plaida, tel un avocat à la barre, sa propre cause dont la seule motivation était la jalousie.

L'Agent Show attrapa un verre à eau noyé dans l'immensité de son bureau et en but lentement le contenu. Désaltéré il reprit :

– Satan était un excellent orateur. Il exposa à Dieu les multiples raisons qui lui faisaient haïr les Hommes. Parmi ces raisons, il en cita une qui fut le point de départ de ce qui allait devenir la plus longue bataille de tous les temps.

– L'amour de Dieu ?

– Exactement, affirma l'agent Show avec un semblant d'admiration dans le ton. Satan prétendit que l'amour absolu de Dieu pour ses Humains n'était pas réciproque. Jusque là, Dieu ne réagit pas. Mais lorsque Satan prétendit qu'il pouvait prouver ses dires en divisant les hommes en deux clans, les choses se compliquèrent. Satan affirma à Dieu qu'il

pourrait monter des légions d'humains contre lui. Dieu, n'en crut rien, mais il laissa Satan aller jusqu'au bout de son raisonnement. Après tout, qu'avait-il à y perdre ? Assuré de l'immutabilité de la foi Humaine, Dieu autorisa Satan à partir en campagne contre lui. Toutefois, il posa une condition : jamais au grand jamais, Satan ne serait autorisé à œuvrer contre les Hommes en intervenant personnellement, sous peine d'être chassé du Paradis. Satan accepta de relever le défi. Malheureusement, il ne parvint pas à démontrer à Dieu que l'Homme serait prêt à se liguier contre lui. Alors, il décida de donner un petit coup de pouce au destin en rompant son engagement. Il s'attaqua à l'Homme. Gabriel découvrit la supercherie et s'en alla tout raconter à Dieu. Fou de rage, Dieu le précipita hors des Cieux ainsi que tous les autres anges qui avaient pris part au complot. Satan, blessé, trahi dans son amour pour Dieu et vexé de la sentence qu'il jugeait trop sévère, jura la perte de l'Homme et promit de regagner un jour les cieux aux côtés de Dieu. Pour cela, il décida que Dieu lui-même devrait un jour haïr les humains autant sinon plus que lui. Ainsi, il reconnaîtrait son erreur et récompenserait Satan en lui rouvrant les portes du paradis.

– Rien que ça ? alors selon vous, Satan est un ange déchu qui ne rêve que de gagner le cœur de Dieu en nous perdant définitivement ?

L'agent Show sourit et reprit :

– Lorsque Dieu chassa Satan, il comprit que ce dernier ne reculerait devant rien pour nous nuire. Alors en bon père, il décida de nous protéger. Mais ne pouvant nous fournir des armes à proprement parler,

ce qui aurait été contraire à l'éthique du paradis, il choisit de nous fournir le don le plus précieux : la Conscience.

– Nous n'avions pas de conscience avant cela ?

– Si on peut appeler ça une conscience. L'homme était un animal joyeux, soucieux de manger de dormir de se reproduire, vénérant plusieurs Dieux, rien de plus. Il fut doté d'une conscience mais cette « arme » se retourna contre lui.

– Je vois, fis-je songeuse.

– Savez-vous que l'être humain n'utilise qu'un infime pourcentage des capacités que lui offre son cerveau ?

– Oui nous le savons tous.

– Dieu nous a muni d'une intelligence, et celle-ci peut nous permettre d'être de redoutables machines à combattre le mal, ou le bien. La conscience nous dicte notre conduite.

– Alors, ces pouvoirs qui se manifestent chez moi seraient des capacités que tout être humain possède sans le savoir ?

– Non. Lorsque Dieu constata le gâchis que faisait l'homme des outils qui lui avaient été transmis, il décida de nous donner un nouveau coup de pouce. Une poignée d'élus verrait ses pouvoirs se développer sans avoir d'effort particulier à fournir. Enfin... au départ. Une fois conscient de ses capacités, l'être humain n'aurait qu'à les développer.

– A bon ou mauvais escient ?

– Oui, la conscience étant là pour le guider.

– Alors j'ai été Elue ?

– Pas vous, vos ancêtres. Vous n'étiez pas née lorsque Dieu choisit une poignée d'élus parmi ceux qu'il considérait être les plus méritants, ou alors...

– Alors ?

– Alors ceux qu'il savait être les ancêtres de ceux qui seraient exceptionnellement méritants. Pour résumer, ces pouvoirs sont inscrits dans notre code génétique, mais pas forcément distribués le jour « j » à ceux qui seraient chargés de mieux les exploiter. Mais quoi qu'il en soit, lors de la distribution des cartes, les atouts étaient posés et destinés à se transmettre de mains en mains. Donc réels pour chacun.

– Est-ce que les élus avaient conscience de leur état au travers des générations ?

– Parfois oui, parfois non. Il y a eu beaucoup de gaspillage. Des niveaux 2 ont mis leur pouvoir au profit du spectacle dans le seul but d'amasser de l'argent. Ils ont pactisé avec les « autres ».

– Comment ?

– Lorsque les pouvoirs sont révélés, les « autres » vous répertorient immédiatement. Si vous ne représentez pas une menace, ils se contentent de vous surveiller. Parfois, des élus sont enrôlés dans le mauvais camp et mettent leurs pouvoirs au service de leur seul profit. Mais lorsque les élus choisissent d'inhiber leur pouvoir par peur, lâcheté ou méconnaissance de leur état, ils deviennent une proie fragile et il est très difficile de les protéger.

– Que leur arrive-t-il ?

– Vous souvenez-vous de la chasse aux sorcières ?

– Oui, j'en ai entendu parler, acquiesçai-je.

– Cela débuta au XII^{ème} siècle après Jésus Christ. Toute manifestation de magie, surtout pratiquée chez les femmes, était qualifiée de satanique et on brûlait les sorciers et sorcières en place publique. Les hommes dotés de pouvoirs, les inhibaient afin de vivre en paix. Les femmes, plus courageuses, et disposant de plus d'intimité, tentaient de développer leurs facultés dans l'ombre de leur demeure. Or, tout pouvoir qui se manifeste permet aux « autres » de repérer les élus. Les femmes eurent beau se cacher, elles furent dénoncées et brûlées pour sorcellerie diabolique.

– L'Eglise ne pouvait-elle pas les protéger ?

– Le Pape Innocent VIII lança lui-même le signal de la chasse aux sorcières en rédigeant une bulle papale qui organisait la lutte contre la sorcellerie. On ne sut jamais s'il avait agi pour leur compte ou par simple méconnaissance des événements.

– Méconnaissance ? ça me surprendrait !

– Personnellement je suis de votre avis, mais nous n'en avons jamais eu la preuve. Cette époque là fut terrible pour les Elus. Heureusement que les pouvoirs s'inscrivaient dans leur code génétique, et qu'en ces temps, il était coutume d'enfanter à l'âge de treize ou quatorze ans, ainsi, beaucoup d'enfants nés purent perpétrer les pouvoirs de leurs parents assassinés.

– Parlez-moi de Salem.

– Non, nous y reviendrons peut-être plus tard, pour l'heure j'ai besoin de connaître votre réponse.

– Je ne sais que vous dire. Je suis très tentée de continuer l'aventure à vos côtés, mais je ne sais pas vraiment à quoi je m'expose, soupirai-je.

– Pour faire simple, reprit-il d’un ton plus grave, soit vous repartez et vous aurez à les combattre seule, soit vous restez avec nous et nous vous apprendrons à développer et à contrôler vos pouvoirs. Je vous déconseille de les affronter seule.

– Mais vous disiez qu’ils pouvaient se contenter de m’observer si je renonçais à me servir de mes pouvoirs ?

– Vous avez déjà utilisé vos pouvoirs contre eux dans le bar. Le chasseur vous a répertorié, insista-t-il.

– Vous voulez dire que j’ai engagé les hostilités ?

– Exactement.

– Mais c’est lui qui m’a attaqué.

– Il se serait contenté de vous jager. Il ne devait pas s’attendre à être propulsé de la sorte. Pour eux, croyez-moi, c’était une déclaration de guerre.

– Donc je n’ai plus le choix. Mais que vais-je faire de mon travail ? John a besoin de moi.

– Nous vous avons déjà trouvé une remplaçante. Nous avons un agent qui cherche une couverture, elle sera parfaite.

– Que vais-je faire maintenant ?

– Vous allez entamer une période d’apprentissage dans un de nos centres à Tucson. La durée de votre stage dépendra de vos résultats.

– A Tucson ?

– Tucson Arizona, chuchota Jeff dans mon oreille.

– En Arizona, répétai-je en affichant une moue de protestation, et quand partons-nous ?

– Dès demain, Jeffrey passera vous chercher et un de nos avions nous conduira là-bas. Chère Lauren, vous avez encore tant à découvrir sur ce monde dans